

Mnémophobie

Peur des souvenirs

Les avions, ça craint. On est coincé à l'intérieur, obligé de regarder le ciel et ça fait penser à tout un tas de choses – des choses auxquelles on n'a pas forcément envie de penser.

La mnémophobie est une peur réelle. Je ne l'ai pas inventée, je vous le jure. On peut vraiment avoir peur de ses propres souvenirs.

Il n'y a pas de bouton pour déconnecter le cerveau. Si ça existait, ce serait mortel.

Moi, je presse mes doigts contre mes yeux pour m'empêcher de me souvenir. Je me concentre sur le présent, ici et maintenant.

Je fais ce dont les invités des shows télévisés parlent tout le temps : je vis chaque jour comme si c'était le dernier.

Quand mon père est mort, j'ai enroulé un fil blanc autour de mon index. Je l'ai gardé pour me rappeler qu'à une époque je ressentais des choses, qu'à une époque j'avais un père, qu'à une époque j'avais une vie. Le fil est tout entortillé et le nœud touche mon petit doigt. Au moment où je le bouge, le type assis à côté de moi croise les jambes et sa chaussure géante tape dans ma cuisse.

— Pardon, dit-il.

— Ça va.

Mes doigts décident de mettre de côté toutes les lettres que j'envoie dans le monde, au nom d'Amnesty International, pour exiger la libération de moines torturés ou d'étudiants enlevés.

— Je ne veux pas vous paraître désagréable, mais... vous allez bien ? Vous avez l'air d'un zombie...

Je m'efforce de tourner la tête vers lui pour le regarder. Il a un nez mastoc, des bajoues, l'apparence classique d'un homme d'affaires. Je remue les lèvres.

— Quoi ?

Il sourit. Une haleine caféinée jaillit de sa bouche.

— Depuis le début du vol, on dirait que vous êtes en pilote automatique. Vous écrivez ces lettres pour sauver le monde, mais vous avez une tête de zombie...

Quelque chose en moi disjoncte.

— Mon père vient de mourir. Mon beau-père, en réalité. Mais je l'appelais papa. C'était mon père. C'est lui qui m'a élevée.

Le sourire patelin de mon voisin disparaît aussitôt.

— Oh. Je suis désolé.

Sa maladresse me fait de la peine.

— C'est bon. Je me sens juste...

Je ne trouve pas le mot exact. *Morte à l'intérieur ? Zombiesque ?* Ça n'existe pas. *Zombifiée ?*

Il ne me lâche pas pour autant.

— Et là, vous rentrez au lycée, c'est ça ? Vous êtes lycéenne et vous vivez dans le Maine ?

Je secoue la tête, mais c'est trop compliqué pour que je lui explique. C'est déjà trop compliqué pour moi.

Ma mère m'a mis dans l'avion parce que, depuis quatre mois, je suis incapable de sourire.

Depuis quatre mois, je suis incapable de verser la moindre larme, d'éprouver quoi que ce soit, de faire quoi que ce soit.

— Je m'installe chez ma grand-mère, parviens-je enfin à répondre.

Il hoche la tête, tousote et reprend :

— Ah, très bien. Mais ce n'est pas la meilleure saison pour venir dans le Maine. En hiver, le froid est infernal.

Ma grand-mère – plus exactement, la mère de mon beau-père – vient me chercher à l'aéroport de Bangor, sans doute le plus petit aéroport doté de la plus longue piste d'atterrissage au monde.

Notre avion atterrit et je vois le ciel déserté par le soleil, ce qui me paraît logique.

Quand même le ciel est gris et froid, on sait que la situation n'est pas près de s'améliorer.

Je jette un coup d'œil à ma parka, mais refuse de l'enfiler. Ce serait m'avouer vaincue trop tôt.

On est fin octobre, non ?

Voyons si c'est si terrible que ça...

Ça l'est.

Un air glacé s'engouffre dans la carlingue dès qu'une hôtesse ouvre la porte. Je frissonne.

— Eh ben, commente mon voisin, on n'est plus sous les tropiques !

Il sort une parka de son sac de voyage. Il est plus malin que je l'avais d'abord cru.

Mon père disait que les gens sont souvent plus intelligents qu'ils en ont l'air.

On dit que mon père a eu une crise cardiaque, moi je dirais plutôt une *attaque* cardiaque.

Son cœur a décidé de ne plus battre, de ne plus pomper le précieux sang dans ses veines. Il s'est bloqué – il a *attaqué* mon père.

Il est mort par terre, dans notre cuisine, à côté d'une bouteille d'eau que je venais de lâcher. Ça n'a pas l'air vrai, dit comme ça, mais ça l'est.

Bref. Je trébuche dans l'escalier qui mène au tarmac.

L'homme derrière moi (alias mon voisin) me rattrape par le bras et me gratifie d'une remarque finaude :

— Difficile de sauver le monde quand on a déjà du mal à s'occuper de soi !

Je vacille un peu sur mes jambes tandis qu'un nœud se forme dans mon ventre.

— Pardon ?

J'ai bien compris sa remarque, mais je n'arrive

pas à croire qu'il l'ait dite. Ça me semble tellement mesquin. Il reste silencieux.

Les rafales font voler mes cheveux sur mes joues – je me baisse, comme si cette posture pouvait me protéger du vent.

— Vous allez adorer le Maine, m'assure une hôtesse au pied des marches.

Elle ne sourit pas.

Ce dont j'ai peur, là, à cet instant précis, c'est de voir, impuissante, mon père mourir d'une crise cardiaque sur le sol de notre cuisine.

Mais ça a déjà eu lieu, n'est-ce pas ?

Je me rabats donc sur ma deuxième peur par ordre d'importance, la peur du froid.

En d'autres termes, la chaetophobie, cheimatophobie, cryophobie ou frigophobie. Il y a beaucoup de synonymes pour celle-là.

Je ne suis pas habituée au froid. Je le serai bientôt. Il faut réussir à affronter ses peurs. C'est ce que disait toujours mon père. Il faut leur faire face.

Chaetophobie.

Cheimatophobie.

Cryophobie.

Frigophobie.

Comment se fait-il que nommer une peur ne l'atténue pas ?

Ma grand-mère Betty attend dans le terminal. Dès qu'elle m'aperçoit, elle s'avance vers moi avec une démarche de bûcheron et m'attrape avec ses longs bras pour me serrer longuement contre elle. Elle est à peu près aussi costaude que mon père

et je me laisse aller contre elle, heureuse de me retrouver avec quelqu'un tout en espérant secrètement que ça puisse être lui plutôt qu'elle.

— Bouh, tu ferais peur à un aveugle ! Le voyage a été pénible ?

Elle me guide jusqu'au parking et m'ouvre la portière de son énorme pick-up noir avant d'entasser à l'arrière ma valise et mon sac à dos.

Le reste de mes affaires a déjà été expédié depuis Charleston, mais je doute que mes t-shirts et petits hauts à bretelles puissent être d'une quelconque utilité dans le Maine. Betty fait le tour du véhicule et vient s'installer au volant. Elle sourit en voyant mes efforts pour grimper à bord.

— C'est un monstre, cette voiture ! dis-je en me hissant jusqu'au siège.

Je recommence à frissonner. C'est plus fort que moi. J'ai l'impression que mes os se sont brisés sous l'effet du froid.

Betty donne une tape sur le tableau de bord et éclate de rire.

— Tu l'as dit ! Il faut bien ça pour attirer les jolis petits derrières...

— Les jolis petits... ?

— Tu préfères que je dise « culs » ? Je ne voudrais pas choquer une jeune fille sensible comme toi...

La remarque m'arrache presque un rire – mais je n'y arrive pas.

— Tu l'as achetée récemment ?

— Oui. Ta mère t'a accompagnée à l'aéroport ?

— Oui. Elle pleurait.

Je suis du bout du doigt la rainure de la portière à l'endroit où coulisse la vitre.

— J'ai eu honte de la faire pleurer...

Je trouve la force de regarder Betty dans les yeux. Ils ont la même couleur brun ambré que les yeux de mon père. Ils remontent légèrement à la commissure des paupières, en une fente imperceptible. Ils s'adoucissent un peu à mesure que je les fixe. Comme je ne connais pas mon père biologique, Betty est mon unique aïeule.

Les parents de ma mère sont morts quand elle n'était qu'une adolescente. Elle a vécu ici, avec Betty et son mari Ben ainsi que mon père, le temps de finir ses études au lycée. C'était incroyable de la part de Betty de la recueillir aussi simplement, comme elle est en train de me recueillir.

Betty hoche la tête et met le contact.

— C'est normal qu'elle soit triste, tu sais. Ce n'est pas facile pour elle de te laisser partir.

— Dans ce cas, elle n'aurait pas dû chercher à se débarrasser de moi.

— Tu crois que c'est ce qu'elle a fait ?

Je hausse les épaules et croise les mains sur mes cuisses.

— Elle essaye juste de préserver ta...

— ... quoi ? sérénité ?

Mon rire est cassant et aigri. Ça ne me ressemble pas de produire ce genre de son. L'écho résonne dans ma poitrine.

— Elle m'expédie dans un pays à croissance démographique nulle pour préserver ma sérénité ?

— Tu es un peu injuste, là, ma jolie.

— Ouais... je sais. Pardon.

Betty sourit.

— Être injuste, c'est mieux que rien. D'après ce que ta mère m'a dit, tu traverses une grave dépression, tu n'es plus la Zara bornée qui rêve de sauver le monde...

— Papa est mort, Betty.

— Je sais, ma chérie. Mais tu ne crois pas qu'il voudrait nous voir continuer à vivre ? Mon Dieu, c'est un cliché, mais c'est vrai...

Betty est plutôt remarquable, dans le genre grand-mère. Elle dirigeait une compagnie d'assurance-vie, mais, quand mon grand-père est mort, elle a pris sa retraite.

Comme elle n'avait rien d'autre à faire que jouer au golf ou aller à la pêche, elle a décidé de se lancer dans de nouvelles aventures.

— Je vais essayer de m'améliorer et de me rendre utile à la communauté, a-t-elle annoncé à mon père.

Elle s'est entraînée à la course à pied, au point de pouvoir participer au marathon de Boston à l'âge de soixante-cinq ans. Une fois cet objectif atteint, elle a décroché sa ceinture noire de judo. Puis un diplôme d'ambulancière.

À présent, elle est responsable de la société Downeast Ambulance de Bedford, dans le Maine. Mais elle refuse d'être payée.

— J'ai ma retraite, a-t-elle expliqué à mon père quand elle a débuté dans le métier. Je préfère que l'argent soit distribué aux jeunes pères de famille. Ça me semble plus juste.